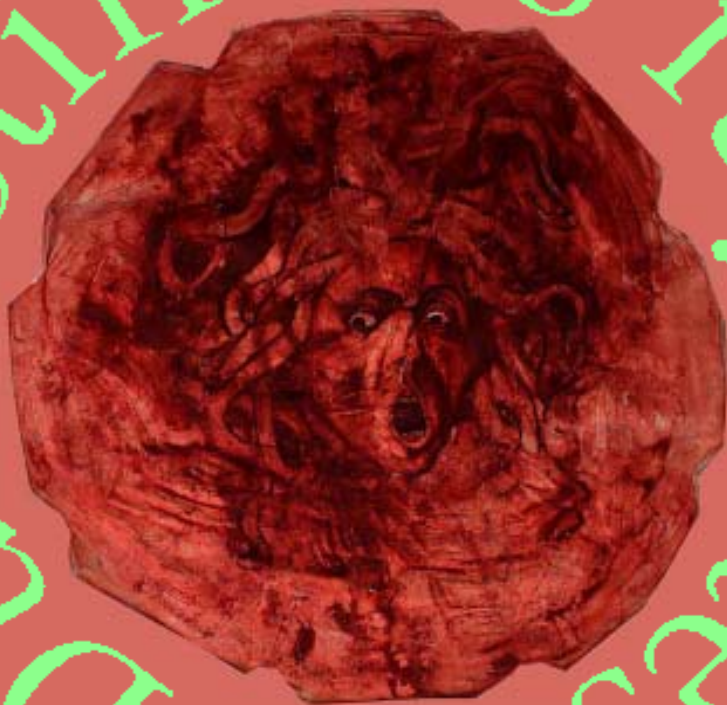


Du destin des fuyantes



Hubert Saint-Eve

INTRODUCTION AUX CERCLES
& TABLE GÉNÉRALE

Hubert Saint-Eve

du destin des fuyantes

INTRODUCTION AUX CERCLES
& TABLE GÉNÉRALE

DU DESTIN DES FUYANTES

une introduction à <ma part du saccage> en XXI reprises

I - [D'UN TRIOMPHE] l'esthétique contre l'art

Tout d'abord cette modeste collection de textes et d'images manifestait ouvertement l'intention, autant de *comprendre* que de *contribuer* à ce qu'ensemble nous appelons l'art de notre temps. Or la fougue qui nous habitait alors cachait à peine le trouble que suscitait en nous un malaise indéfinissable. Sans doute devons nous ce sentiment confus à l'étrange panorama d'armoires vidées et de tiroirs éventrés. Leur contenu à perte de vue gît pèle-

mêle sur le relief d'un sol qui n'en revient toujours pas des fouilles successives qu'il a subi. Après les rabatteurs on le sait surgit le policier. Celui-ci ouvrant la voie au bourreau coupe les cheveux en quatre. Creusant et retournant les fruits de son saccage, l'éplucheur évite d'en laisser pour plus tard, puisqu'il dispose toujours des réponses à son inquisitoire. Rarement en effet la perquisition laisse son objet intact. Aussi plutôt que d'«interroger», de «questionner» à tort et à travers une notion déjà bien entamée par les incessantes «déconstructions» de nos contemporains les plus assidus sur le front de la «mise en questions», nous préférons les multiples rapprochement d'une connaissance par contact prolongé. Certes la langue de bois, cette pente fatale sur laquelle les automatisés ambiants voudraient nous entraîner, nous permettrait par la brutalité d'un interrogatoire musclé d'y voir plus clair, mais on peut se mettre à table sans pour autant devenir grossier.

À vrai dire, si l'art, malgré le soupçon dont il fait l'objet persiste à demeurer si vivant parmi nous, au fond peut-être célébrons-nous la vitalité d'une notion dont la plus grande vertu semble être de s'adapter à la géométrie verbale de toute demande. Si bien que son usage immodéré identifiera toute situation contemporaine qui convoquera un tant soit peu l'idée de création, si ridicule soit-elle. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de s'en réclamer, non seulement le mot convient à tout le monde, mais personne ne cherchera vraiment à savoir ce qu'entend son utilisateur. En dehors de l'intérêt qui pousse chacun à en abuser, rares sont ceux que surprend l'étendue des domaines qui se revendiquent de ce parrainage prestigieux.

Autant dire que la notion élastique que recouvre l'usage de ce terme n'est pas près de connaître ses limites. En définitive une qualification de nature aussi vague relève du malentendu. Pour tout dire, une idée qui se diffuse à ce point n'infuse plus. À force de déployer la plasticité du champ d'application de l'art, n'est-on pas en train de lui tailler un suaire ? L'abus constaté en vérité ne dissimulerait-il pas une disparition ? Car enfin, si l'art est partout, peut-être n'est-il plus en réalité nulle part. D'une certaine manière il arrive plus qu'on ne le croit, qu'une apparence prenne heureusement des allures de réalité, pourvu qu'avec méthode la mécanique de substitution nourrisse l'illusion. Nous n'y prenions pas garde, mais l'omniprésence de ce qui s'adressait à nous sous prétexte d'art se releva au fond n'être qu'une sorte d'*ersatz*.

III - [QU'IL REPOSE EN PAIX] ce n'est pas la mort

Or, nombreux sont ceux, car ils ont des lettres, qui modéraient leur enthousiasme, sachant la notion en mauvais point, sinon moribonde. Depuis un bon siècle, si certains le subodoraient, l'irréparable semblait déjà accompli. En dépit des discours consensuels célébrant la fécondité actuelle de l'art, au delà du mot, a-t-on jamais vu germer un mort ? Qui donc a pu rencontrer de frais trépassés qui auraient repoussé, avec plein de rameaux neufs, bien propres, régénérés ? Personne ! La terre quand elle s'y met, happe, digère et finit par tout emporter dans son incommensurable froidure. Aussi faut-il en prendre acte : l'art, du moins l'idée que nous nous en faisons ne tient plus debout ; pour la bonne raison que l'art n'est plus ! Ceci dit, si ce qui n'est plus, est, alors ce qui apparaît à sa place n'est qu'un simulacre. En d'autres termes l'émanation blanchâtre aux contours tuméfiés, cette forme à peine enlaidie par la mort qui apparaît lorsque chacun l'évoque, s'appelle un fantôme...

Voilà que quelques instants à peine après le nécessaire constat de sa mort effective, l'air s'épaissit toujours de

II - [DU MALENTENDU] diffuser ou infuser

IV - [DE QUELQUES PAROLES EN L'AIR] ce qui à l'air d'être

fortes phrases qui jusqu'ici restées en suspension, n'ont jamais livré leur contenu. Comme elles gravitent en altitude, leur silence permet à tout le monde d'agir comme si le désastre n'avait pas eu lieu. Pourtant il tarde à ces paroles qui n'ont pas su se dire, de quitter l'orbite qui les maintient gelées, prisonnières de l'éther. Aujourd'hui plus que jamais, on les voit flotter dans le ciel, retenant une légitime impatience au-dessus de manifestations qui se déroulent au nom de l'art. Etant donné les circonstances la prolongation de telles festivités confine, sinon à l'escroquerie, du moins à l'imposture.

V - [DU DERNIER ARTISTE]
le ciel impuissant

Maintenant que voici l'art définitivement enterré, plus personne ne semble prêter la moindre attention, ni aux circonstances, ni aux raisons de ce trépas. Pourtant, il s'agit ici pour le *dernier artiste* d'accueillir la descente de ces phrases lourdes de sens qui les unes après les autres quittent l'oblique d'une orbite hypocrite. Du reste, parmi celles qui tombent, si le plus grand nombre s'échoue le lamentablement aux pieds de leur improbable destinataire, sans doute le doivent-elles à l'incapacité des hommes à en saisir le sens. Peut-être d'une certaine manière la réalité qui sert à présent de décor à nos vies, nous épargne-t-elle de tout commerce traumatisant avec un ciel trop bavard.

Nos regards, il est vrai n'ont pas seulement déserté la verticale ; rivés au seul présent, ils fuient bien plus encore l'horizon. À peine si nous guettons les perturbations électriques de l'espace qui nous contient. Pourtant, ces apparences criardes ne voilent plus guère leur nature de simulacre. Longtemps les hommes de l'antiquité n'ont pas voulu entendre la nouvelle de la mort du *Grand Pan*. Comme eux, nous détournons les yeux devant l'évidence de la mort de l'art, peut-être parce que nous portons une part de responsabilité dans l'accomplissement du forfait. Probablement cherchons-nous à nous soustraire à la honte que nous éprouvons de-

VI - [DU CRIME QUI NE NOUS PROFITE PAS]
le grand Pan est mort

vant le spectacle présent de l'art, de peur que l'humiliation ressentie ne nous confirme que nous ne sommes pas à la hauteur du meurtre commis. Tout du moins notre silence gêné nous rend-il complice des assassins. Certes, au temps où ces coups mortels avaient leur légitimité, sans nul doute aurions-nous hurlé avec les loups, mais à bien considérer la réalité où maintenant se jette la précipitation des plaintes orphelines tombées du ciel, seule la colère porte encore nos prières et nos sanglots. Vraisemblablement le recours à cette «*mauvaise conseillère*» ne suffira-t-il pas pour soutenir le fantôme qui tant bien que mal hante ce qui nous tient lieu d'art. Non, pour accompagner une telle errance, il nous faut composer avec la nouvelle situation, donc s'armer doublement de patience.

VII - [D'UN FANTÔME]
qui erre dans le brouillard ne hantera
plus qu'à blanc

Hanter au demeurant appartient aux obligations de tout fantôme digne de cet état ; à plus forte raison à ce revenant en particulier, frais émoulu d'une mort qui rase des murs incertains. Pour sa part, il lui revient d'accomplir un devoir sacré. En tant qu'agent de la transmission du passé, son action consiste à peupler de semence les pensées des vivants. Généralement tous les fantômes s'y emploient avec un zèle redoublé, mais depuis peu, la situation concernant l'art échappe à leur emprise générative. Peu importe la façon dont ils s'y prennent. Leurs tours, si convaincants soient-ils, n'obtiennent plus le moindre retour. L'incertitude quant à leur efficacité est telle qu'un froid s'installe peu à peu. Autant le choc des chaînes sur les os, que les hurlements lugubres, aucune de leurs habituelles fantasmagories ne produit plus le moindre effet. Il ne leur reste qu'à replier les suaires, car il ne semble plus subsister de *vivant à faire germer*. Au contraire, les tourments qu'ils destinent au renouveau tombent à plat, ne rencontrant qu'apparence et illusion. Or, qu'un double se retrouve face à un simulacre inquiète jusqu'au manège spectral des fantômes, ceci au point où ces derniers eux-mêmes, par contrecoup, redoutent d'être

hantés par les vivants. La mort en effet était contagieuse. Son contact nous avait contaminé plus que nous ne le croyions.

À la vérité, nous ne sommes plus suffisamment vivants pour ne pas être des *fantômes* nous-mêmes. Aussi les spectres ne peuvent-ils plus nous tourmenter. Nous sommes donc condamnés à errer à leur place, perdus dans cet «*au-delà*» de l'espace et du temps qui déroule ses vapeurs malignes sous nos pas. Faute de support capable d'offrir la moindre constance à notre démarche, nous ne pouvons que hanter l'étrange simulacre sur lequel nous appuyons nos perceptions... Néanmoins, l'âme en peine qui rôde parmi les ruines fait son chemin. Même laborieux un chemin se dégagera toujours, même de l'incertitude programmée. Sitôt la situation en main, l'artiste, le dernier d'entre-eux tentera d'émettre d'ultimes propositions en vue d'une gestion partagée de la survie du défunt. Dans le cas où l'initiative parviendrait à clarifier la situation, il soumettra au lecteur les principes qui éventuellement réactiveront la postérité de l'encombrant fantôme, après toutefois qu'il aura par respect marqué un instant d'arrêt.

IX - [ET IN ARCADIA EGO] je pense donc j'essuie

Pour l'instant, entièrement mobilisé par la douleur du deuil, le *dernier artiste* se retourne, scrutant le paysage qui s'étend au large de la modeste tombe. Autour du monticule ont pris place nombre d'attractions qui comme en *Arcadie* ignorent qu'ici, autant qu'ailleurs la mort est à son ouvrage. Malgré l'irréparable dommage que l'irruption de cette dernière a causé, l'horizon apparaît encore suffisamment dégagé pour que les choses continuent sous des formes qui peinent à dissimuler leur absurdité. La mort, il faut constater l'heureux hasard, fait opportunément le ménage. Tout semble ici se passer comme si ceux qui avaient intérêt à l'issue fatale pouvaient jouir impunément du fruit de leur sacage.

VIII - [HANTER À LEUR PLACE]

il faut laisser les vivants
enterrer les vivants

Aussi, poursuivre une pratique artistique sans s'interroger sur ce qui la fonde revient-il à accepter d'emblée la manière dont notre temps l'exerce. De toute façon, une autre alternative s'offre-t-elle à nous ? Tout en tournant autour de cette question, l'artiste prend suffisamment de distance pour faire de cette réflexion à la fois un *état des lieux* et une *œuvre*. La démarche suppose non seulement une relation privilégiée entre la connaissance critique et la création, mais également la pertinence de l'approche multiple, pariant de surcroît sur une perturbation nécessaire qui ne laissera pas forcément intact l'objet de départ, paix à ses cendres. Dans la mesure où le développement du chantier fera du travail en cours un contrepoint de ce que l'époque considère comme son art, attendons-nous, au cours du développement qui suivra à rencontrer nombre d'«*insultes à l'intelligence*». Autant l'artiste que l'instance représentant officiellement l'art tenteront d'abuser de cette espèce de *pensée boiteuse de l'exception* qui prétend devenir la règle.

XI - [D'UN SACCAGE] en dérober sa part

D'ailleurs personne ne ressuscitera le mort. Quand bien même tout le monde s'y mettrait, que d'un commun accord chacun tire un trait sur le forfait, comme s'il ne s'était rien passé, personne jamais ne retournera à la situation antérieure. Cette dernière en tout cas n'avait rien d'idéal. Qui-conque fut témoin des anciennes dérives savait l'art infecté d'idéologie et d'idées reçues. Au nom de la simple dignité personne n'avait à l'épargner. Par contre il faut épistémologiquement reconsidérer le saccage qui a causé la perte. Plus exactement un tel chambardement, à condition d'y avoir sa part, implicitement engage une suite. Inutile en revanche de s'acharner sur le cadavre comme le pratiquent souvent les artistes, même si l'institution les y encourage. Au contraire, ni vu ni connu, le dernier artiste fait main basse sur les quelques reliefs qui subsistent du massacre. Ensuite les bras chargés il tourne les talons. Le salut se trouve dans la fuite en avant ; pour qui se sauve, *la suite est dans la*

X - [DES INSULTES À L'INTELLIGENCE] résister au présent

fuite. Toutefois même encombré de ces nobles débris, le fuyard doit éviter de se retourner, car en pleine course, regarder derrière soi peut être fatal. Or un sauve-qui-peut de cette nature, à plus forte raison si l'on sait à quel point le bât blesse, expose le fugitif à la perfidie des courants-d'air. Car observons le, toute fuite en avant comporte de multiples périls. Il arrive qu'une telle débandade se referme sur elle-même comme un piège, puisque son motif s'inscrit dans le départ qui la motive. Comme celle-ci ne peut que tourner en rond, reposant structurellement sur le cycle des recommencements, il convient de lui trouver une l'issue. Rarement d'ailleurs le fuyard s'embarque seul dans un tel cercle vicieux, un poursuivant surgira où on ne l'attend pas. Sans doute ne sera-t-il pas le premier venu, mais lui aussi réclamera sa part.

Pour toutes ces raisons, on trouvera ici combinées plusieurs approches. Certaines en apparence relèveraient plus du travail «*théorique*», tandis que d'autres participeraient davantage d'une saisie plus «*artistique*». En vérité, quel que soit la manière d'instruire la question, celle-ci ne distingue pas toujours de façon pertinente la part qui place l'objet de l'enquête en situation objective (*l'epistémè*), et celle qui implique l'auteur dans sa relation avec le sujet qu'il traite (*l'epokhè*).

XII - [DE LA METHODE]

l'observation altère le phénomène

XIII - [DES STRATES]

le registre des sédiments

Aussi c'est à partir de la confrontation de pratiques contradictoires, de leur articulation que se dessine l'horizon du présent travail. Les multiples registres du texte d'une part, au moins autant de modalités de l'image d'autre part, combineront leur spécificité pour former une matière riche à partir de laquelle la démarche s'arrondira. S'agit-il pour ces contenus parfois incertains d'un éparpillement d'éléments disparates sans lien aucun, ou en va-t-il des différents livres qui composent l'ensemble comme de la stratification de sédiments ? Quoiqu'appartenant à des couches d'érosion suc-

cessives, ces strates restent malgré tout subordonnées au développement d'un même espace géographique. C'est pourquoi l'ensemble tient en onze livres très différents, augmenté du présent fascicule qui sert d'introduction. Chaque volume cependant est conçu de manière autonome comme un grand cercle dense à explorer. Chacun spécifiquement est à saisir comme le laboratoire propre d'une perspective réaménagée. Hormis l'apparent désordre dans la succession des approches, les strates qui composent la construction de l'édifice analysent autant le phénomène qu'ils façonnent les conditions de son existence.

L'ensemble du projet : <MA PART DU SACCAGE> appartient donc pour des raisons qui seront explicitées, à la fois à la catégorie problématique du «livre d'artiste» et à celle encore plus controversée d'«œuvre». Aussi se mesurant à ce questionnement autant théorique que plastique, l'artiste s'aperçoit-il qu'il progresse en ces lieux, non seulement prisonnier d'un emboîtement de cercles, mais également à quatre pattes. Un certain nombre de ces cercles apparemment ne sont pas de son seul fait. Impossible de se soustraire à leur quadrature ! La puissance de la géométrie qu'ils déploient est telle qu'elle s'impose jusqu'au plus profond du corps de l'artiste, le transformant physiquement. Donc seul, sans le secours de quiconque, l'artiste plonge volontairement en direction de la terre. En soi le choix d'une position aussi inconfortable, fut-il consenti aux circonstances, relève néanmoins du pari.

XIV - [DES CERCLES]

principes d'une dissolution

XV - [VERTICALE & HORIZONTALE]

de la distance du détail

Généralement l'auteur d'un essai qui construit un savoir adopte la verticale. Autant dire que la mécanique de l'argumentation s'organisera suivant la hauteur que le discours saura prendre. Maîtriser l'altitude implique non seulement un point de vue omniscient, mais surtout une confiance aveugle dans l'universalité du raisonnement.

Dans la mesure où la verticale hérite de l'espace religieux, ses implications n'ouvrent plus seulement à une transcendance d'ordre eschatologique, mais finalement justifient toute recherche par l'enjeu même que représente l'idée du progrès. Plus exactement dans ce contexte, si la verticale arbitre tout savoir, le recours au progrès implicitement dispense de la vérité, puisqu'il en tient lieu. D'une certaine façon la vision englobante que délivre la verticale précède le regard sachant, comme le décollage procède du bon usage du savoir.

Si maintenant un auteur sujet au vertige venait à s'inquiéter d'une identité flottante, sans doute sa pratique s'accommoderait-elle du plancher des vaches. Certes, condamné à raisonner à partir des quelques détails qui s'offrent à ses observations, il comblerait le manque de distance par quelque spéculation appropriée. Par conséquent cet auteur n'aurait d'autre choix que d'assumer la part de fiction qui résulte du handicap de ne pas pouvoir prendre l'air.

Or tout phénomène en contient d'autres, de surcroît celui-ci s'emboîte inévitablement dans un phénomène de dimension supérieure. Il n'existe donc pas de distance idéale pour réellement apprécier la totalité. Notre condition nous confronte nécessairement aux limites du détail. Quelque soit celui auquel s'arrêtera la réflexion, l'extrapolation pour le coup finira par boucler la boucle. La dialectique il est vrai n'encombre pas toujours ses chemins de vraisemblance. Par ailleurs, peut-être même cet *auteur chagrin* soumettra-t-il ses déductions à l'approximation d'un langage qui par défaut demeurera flottant.

Mais doutant jusqu'aux solutions qu'offre l'usage de tout métalangage, l'impertinence de la démarche l'amènera vraisemblablement à désertier la verticale pour l'horizontale. En définitive si un tel point de vue s'appliquait à penser, il creuserait certes des sillons, mais plus prosaïquement il raserait le niveau de la terre.

On objectera à l'artiste qu'une vue trop attachée au sol en définitive dérobe la contemplation du firmament à sa perspicacité. Les hommes du reste ont tiré bien plus de savoir de l'observation du moindre coin de ciel que de l'arpentage des plus gigantesques parcelles de sol. Fouler la terre interdit la clarté qu'apporte la distance d'un regard que la verticale embarque. Orbes et sphères quant à elles recèlent des révélations de nature bien supérieure. De fait, l'éther radieux détient les clefs du monde, et bien qu'il se fasse prier, le ciel partage le savoir dont il est dépositaire. De surcroît le peuple béni qui habite ces saintes nuées délivre la rédemption. Pourvu que montent les incantations des hommes, la voûte céleste administre les chemins de la providence, promettant à tous une félicité éternelle. Lorsque les dieux veulent punir les hommes, en revanche, ils exaucent leur vœux. Aussi le ciel soumet-il ses basses couches à nombres d'impératifs qui reflètent en réalité des contrôles venus d'en bas. En ce sens *l'obscur clarté qui tombe des étoiles* ne s'en tient qu'à quelques variations qu'il revient au portable de chacun de déchiffrer. À vrai dire la nuit dont le ciel se revêt à l'occasion dissimule un inconscient qui ne se révèle à nos cervelles que sous la forme de scintillements trompeurs. Le ciel par conséquent ne renaît pas. Pas plus qu'il ne reverdit périodiquement. À peine si la vie dont il se montre avare l'amène à pleurer parfois. Tout ce qu'il contient d'ailleurs en redescendra. Or n'est ce pas de là que nous est parvenue la nouvelle de la mort de l'art ? Nombreuses sont les morts qui déjà y étaient inscrites. Quel pire aveu peut-il encore nous délivrer, sinon qu'un jour la nouvelle de la mort de la pensée elle-même en tombera. Qu'à cela ne tienne ! Nous saurons à cet instant que le ciel à nouveau se soumet ; ceux qui ont déjà pillé la terre y auront étendu leur empire. Tandis que l'obscurantisme se repeuplera, nous crierons : *ne pensez plus ! Le ciel assassine la pensée. Délivrez-nous à jamais des vérités de l'éther. Le ciel nargue notre innocence. Si la verticale nous trompe, choisissons l'horizontale !*

XVII - [DE SUBSTANCIA TERRA]

adopter ses morts

En dépit de la fragilité dont nous venons depuis peu de prendre conscience, la mort n'affole plus la terre. D'ailleurs son sein fertile ne vient-il pas d'accueillir la fraîche dépouille de l'art ? À vrai dire la terre n'est pas seulement la terre. La substance des morts constitue sa matière. De même que sa couche végétale sert d'engrais au chrysanthème, sa profondeur offre l'hospitalité aux songes des fantômes. Les rêves, on l'ignore trop souvent précèdent la vie. Ce principe dont la terre est gravide contient les ferments du futur. Et lorsqu'elle accouche, même hantée, cette émanation se montre capable de remuer ciel et terre. Comme une vapeur chargée d'humus, l'inhumé émerge au dessus de la surface. Là s'assemble un imaginaire particulier que charniers et tombeaux restituent sous la forme diffuse d'un langage en jachère. À supposer que la terre ne cache plus les os dont elle a gardé la moelle, elle ne retiendra pas plus l'esprit du sang froid qu'elle a digéré. Même éteints au fond de ses entrailles, les regards dans les yeux qui flamboient se mêlent aux brumes en suspension. Il ne reste qu'à s'abandonner à l'haleine de ces paroles fertiles qui ont fini par retrouver la voie. Voilà comment le chantier d'une didactique en formation s'installe dans toute l'innocence d'une mince couche d'atmosphère. Sur la terre en effet, flotte un ciel à part qui ne s'aborde qu'au ras du sol. C'est à travers d'aussi nobles composants que se construit l'opportunité du présent travail.

Malgré l'inconfort du mouvement, il faut qu'un nez atterrisse, qu'ainsi son soc laboure un terrain riche d'un composte chargé d'âme. Seulement l'enquête escortée par l'acuité des autres sens, ne peut s'en référer qu'aux faibles capacités de ce que l'artiste appelle son «*pif*». Probablement le béton et l'asphalte des villes déjoueront-ils la pertinence du flair à l'ouvrage ; l'espace urbain a domestiqué à la fois le sol et l'exode rural venu y mourir. La dalle sans fin sur laquelle ne pousse que le béton banché farci d'armatures métalliques n'est pas en soi propice à ce type de démarche.

XVIII - [DU PIF]

l'odeur de l'asphalte

Voilà pourquoi la stratégie de l'artiste restera délibérément agricole, tout comme sera rustique le lieu à partir duquel s'exercera le raisonnement. Car la terre ne se livre qu'aux limites des villes, depuis les premières décharges des friches industrielles jusqu'aux ultimes ravins contre lesquels les derniers labours soulèvent ses flancs généreux.

XIX - [DES LIGNES]
elles n'avancent que des reculs

Toutefois le nez confondu avec le terrain, l'artiste mesure à quel point ses sens se prennent entre les fils de l'aporie tragique qui le piège. Bien qu'apparaissant dans un désordre apparent ces fils pourtant semblent s'acquitter d'une tâche précise. Comme si leur parcours devait réaliser des liens, les nombreuses lignes qui surgissent autour de lui forment un maillage conçu apparemment pour assister la cohérence de l'espace environnant. Si le dernier d'entre les artistes parie toujours sur l'avantage spacial que procure une position délivrée de l'obscurantisme du temps, il ne peut ignorer ni le sens de ces lignes, ni en quoi celles-ci le confrontent à son ignorance. De ce consentement aussi, l'artiste réclame sa part. En cette matière la culpabilité commence lorsque les yeux traînent trop longtemps au sol. Or il ne peut en être autrement puisque le corps de l'artiste s'est transformé ; son cou pratiquement inexistant contraint la tête à demeurer dans le prolongement du torse. Beaucoup de lignes par conséquent passant inaperçues, des efforts doivent se faire néanmoins pour estimer leur capacité de nuisance.

Du reste, tel qu'il se présente à nous, l'art de notre temps ne tient qu'au fil de quelques lignes dont il serait bon dans un même élan d'éprouver la résistance. Aussi l'artiste, malgré la gêne qu'occasionne la contrainte de sa position, entend-il en isoler certaines ; en particulier ces fuyantes qui au paravent passaient inaperçues. Dans ces parages où l'emprise d'une perspective singulière s'impose au regard, le corps reste soumis à l'assaut incessant de fuyantes. Tout en le char-

XX - [DES FUYANTES]
le jugement des flèches

geant de toutes parts, celles-ci semblent malgré tout le structurer. Le corps de l'artiste traversé de lignes en tous sens ne peut que constater un «saccage» dont les conséquences l'entraînent, avec d'autres, dans une fuite en avant éperdue. S'il ignore l'origine de ces lignes, le point de vue d'où elles proviennent se noue néanmoins quelque part en lui. À l'intérieur de ce point nodal se dessine le cours des événements à venir. Ainsi le destin des fuyantes viendra-t-il se confondre avec celui de l'artiste.

XXI - [DE LA TÊTE DE COCHON]
le corps comme organe

Mais à quoi sert de courir si toute fuite referme sa perspective sur elle-même ? Or, en ce lieu courbe, situé à la confluence de plusieurs niveaux de perception, de pensée et de représentation, loin de se défaire de ses organes pour tendre vers l'esprit, seul capable d'analyser ce qu'il se propose de comprendre, l'artiste tout en organe, avance avec une tête de cochon pointée vers le sol. On lira donc ici un essai de navigation à hauteur de groin. Cette traversée qui convoquera autant les vivants qu'elle évoquera les morts, sera pour le dernier artiste, l'occasion de faire sa «*tête de cochon*».

Rahling, le 29 février 2008

L'édition complète de :

<MA PART DU SACCAGE>

comportera douze livres sous emboîtement

*format de l'ensemble des livres : 22 X 18 cm
imprimés en couleur*

- | | | | |
|-----|----------------------------------------------------------------------------|---|--------------------------------|
| 1) | <i>Du destin des fuyantes</i>
<i>(Livr et de présentation générale)</i> | } | Introduction aux cercles |
| 2) | <i>Ma part du saccage</i> | } | les cercles autour de l'auteur |
| 3) | <i>Hocus Porcus</i> | | |
| 4) | <i>Lei,tau</i> | | |
| 5) | <i>Exercices de grève</i> | } | les cercles autour de l'objet |
| 6) | <i>Dis-moi quel est ton enclos</i> | | |
| 7) | <i>Camposanto</i> | | |
| 8) | <i>Matière d'ombre</i> | } | les cercles des perspectives |
| 9) | <i>Denkmal</i> | | |
| 10) | <i>Tombeau de la peinture</i> | } | les cercles de la création |
| 11) | <i>Acra cadavra</i> | | |
| 12) | <i>Pour que la mer monte</i> | | |

Comme ce travail est actuellement encore en cours, l'édition provisoire de juin 2008 sera composée des titres suivants :

- 1) *Ma part du saccage*
- 2) *Hocus Porcus*
- 3) *Lei,tau*
- 4) *Denkmal*
- 5) *Tombeau de la peinture*
- 6) *Acra cadavra*
- 7) *Pour que la mer monte*